

**Béatrice Pailler, L'autre versant,
Le Silence qui roule, 2022, 15 €**

Le verbe de Béatrice Pailler est pareil à l'eau et au vent, c'est en épousant les lignes d'une nature toute sensualité et lumière qu'il fait poème. Il ya dans cette poésie le désir sans limite de cerner pour caresser, enlacer pour délier, libérer graines de parole et de silence. Ainsi cette *Oubliée*, l'herbe du chemin, « pareille à l'étrangère », lieu de passage des lointains, à laquelle la poète le début de la première partie du recueil, *CORPS SAUVAGEON*. Herbe que lie et délie le vent, « flamme du temps qui rôde », vestale qui « par la sève et le mot » [...] fait fruit de tous feux », ou bien « pareille à l'eau », « une onde au parvis du chemin », herbe « épousée du ciel » dormant sur le sable, ou dansant dans le vent. Il faut, lisant ces poèmes, se laisser porter par le souffle des mots, sentir comme, de ce mouvement de l'onde de la présence courant dans les choses et les êtres, le proche se noue à l'infini. Il y a chez Béatrice Pailler communion charnelle entre le corps, arbre sauvage pour reprendre le titre de cette première partie, et les éléments de la nature, le fruit cueilli y est celui de l'autre reconnu, de la joie partagée dans l'ivresse d'appartenir : « À fleur de paumes, l'herbe et tel l'envoûtement d'une chevelure, l'œil y vient avant même la main », comme si par le regard se voulant la main, on venait prendre mémoire de la Terre elle-même. « Le vent sème et l'herbe et l'homme, enracine l'un, déracine l'autre. L'herbe est de poussière et d'eau. L'homme est de terre et de larmes ». C'est, nous dit la poète, au « feu froid d'émeraude [de l'herbe que] l'enfant forge ses plus beaux chants », exprimant la force des sensations ressenties par l'enfant immergé dans les mouvements de la nature. À l'aube, le rêve d'infini de l'herbe se fait lieu d'une naissance, la vie renaît de son cours :

« En chasuble de nuit, avec la lune pour compagne, l'herbe vit son plus beau rêve. Un rêve d'infini. Ainsi, aux petites heures, le lait des étoiles, déposant à son corps l'eau du jour,

réinvente la naissance. Sentiment grisant de vie forte comme l'éternité. »

Après *L'Oubliée*, *D'Autan & d'Ancolie* donne à lire l'agitation de la nature dans le vent d'orage, « Vent blanc, vent noir, l'Autan », « Vent blanc, vent noir, l'Autan », et ses répercussions dans le cœur de l'homme : « Les campaniles des ramures s'agitent, entre jour et nuit, entre eau et vent : noces folles de grelots et de sanglots », la deuxième séquence en quelque sorte revers de la première. Le vent n'est plus ici le souffle léger porteur d'infini, de communion et de renouveau, mais la bourrasque rageuse qui dépouille toutes choses sur son passage. Le style se fait plus heurté, les mots plus acérés : « Comme scellé, à nos peaux, le vent découd nos pensées ». « Voix noire, voix blanche », c'est nous qui crions dans la gorge d'Autan. L'Ancolie, celle dont « sur la toile de mai l'ombre en bouquet épouse [la] main », elle qui vit de si peu, « fidèle Ancolie au revers de nous-mêmes », ne se laisse pas atteindre, le vent l'épargne nous dit la poète. Ancolie qui peut-être est flamme de la poésie, nourrie de lumière et de mémoire. « repliée sur la nuit, L'Ancolie veille, portant l'aube dans ses poings ». L'espoir est là.

SÈVE ET SANG, la deuxième partie du livre, s'ouvre sur une première séquence intitulée *Grand*. Grand pour ce paysage aperçu par la fenêtre, relativement à l'espace restreint d'où on l'observe. Centralité de cette fenêtre où nous fixe notre soif d'infini : « Du corps et des yeux boire la fenêtre ». à l'espace du dehors, qui ne peut être que le lieu de brèves apparitions, disant l'étroitesse du cadre qui les circonscrit, est opposé l'espace intérieur dans lequel « échauffer au feu du dedans » les fugaces visions de l'extérieur. Le langage utilisé est souvent pictural : « les étourneaux encrent le ciel. L'envol caresse le soir », comme si, peut être, l'observateur était aussi le peintre. Un vol d'oiseaux fait vague, et voici que le souffle de ce vol palpitant, « glissant sous les paupières, passe le miroir, s'unit au cœur et la vague soulève et la vague enlève, jusqu'au souvenir d'être ». Il y a fusion au creuset chaud de l'être, c'est en lui que l'infini vient se nouer à la présence. Assis à sa fenêtre, on est à la fois réceptacle et source du paysage contemplé : « Être fontaine à la pluie versant, caressée des bras puisant. Être attente au bassin de la vitre, bercée de l'eau des

vivants. Être seuil, saisi du dehors, œil buvant le flux. » Les saisons passent, mais la fenêtre résiste, « fidèle au paysage, fidèle à l'œil ». « À travers elle », nous dit la poète, « s'absente le vivre, s'invite la vie, à travers elle, l'œil part en amnésie », semblant nous signifier que la vie est perpétuelle renaissance sur de l'oubli, flux qui jamais ne se tarit. Cette deuxième partie du livre se poursuit par *Dis-moi/Dis-moi le jour, dis-moi la nuit*, un enchaînement de tableaux aux phrases courtes, aux mots rugueux et charnels constituant comme un tout organique, « sève et sang unis » :

« Les mots ont un poids, celui de nos langues et de nos dents. Immatériels, ils sont la respiration de nos corps.

Mots des paumes et des poings, faits d'alcôves et de geôles. Mots de sable, nés pour être effacés. Mots pareils aux regards qui donnent ou retranchent.

Images peintes sur la peau du temps, l'ailleurs des mots renouvelle l'histoire, sève et sang de nous-mêmes. »

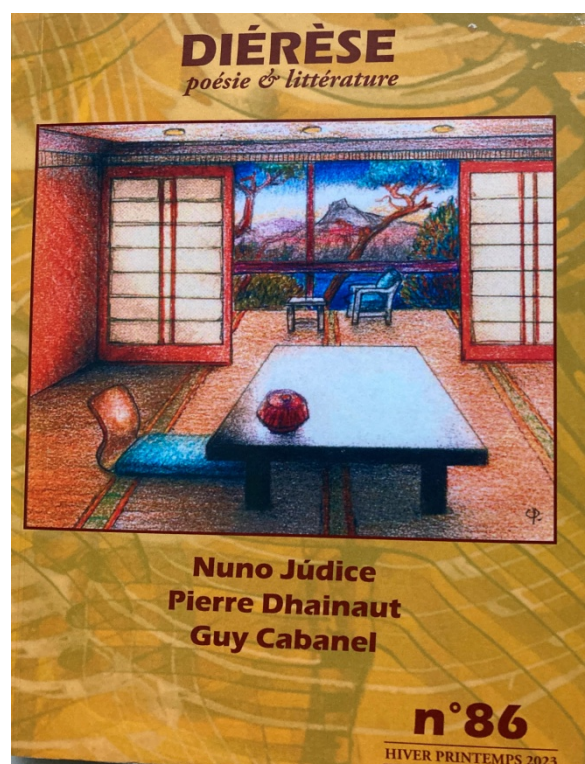
La troisième partie, intitulée *FENÊTRES*, se compose de deux séquences, *Fenêtres de février*, puis *L'herbier du poète*. L'auteure y poursuit son festin de mots, pour le plaisir, se dit-on, de les sentir rouler sous la langue. La nature est partout présente, concrète et sensuelle, en partage du corps : « Pluies en partage, doux est le sel. L'eau façonne l'argile des lèvres ». La pluie, dans les pages de *Fenêtres de février*, est partout présente, le ciel y est « premier et dernier des fleuves », l'arbre « virgule au parchemin des pluies », le « Corps de glaise, guenilles de pluie », une pluie qui semble corps amoureux de la nature en laquelle les mots viennent se faire étreinte, l'enfance doucement renaître au pas léger de l'eau. Poèmes qu'il faut d'abord écouter, parler à l'intérieur de soi pour « Être cette vie, ce jardin nourri de temps dans la dormance des plantes. Renaître du sommeil, lavé d'hier ». Pluie purificatrice toujours annonçant la lumière, « qui a ses larmes comme l'hiver ses pluies » pluie comme est le regard mêlé au monde, nommant êtres et choses :

« Dans le regard déjà la lumière. L'œil éclaire le monde, donne un nom à toutes choses. Ainsi nommées, elles éclosent, comme autant de

visages du réel ; l'œil porte en lui le clair et l'obscur, le feu des étoiles dont il habille le monde. »

Les mots chantent, les mots sont arbres au vent de la parole, le silence est « herbier où s'inscrit le temps », L'herbier du poète. « Cueillir au lavis des fenêtres le silence, sa force. Ainsi viendra le poème ». Car « Aux branches de l'ombre mûrit le poème. Il faut ici se laisser bercer par les sonorités, goûter à la substance profonde des mots, l'herbier est de fleurs autant que l'ombres : « Il faudrait trier, effeuiller, mettre à nu les pages. Resterait alors, l'ombre portant l'empreinte du cahier ». C'est un jardin sur la page que cet herbier qui nous est conté en riches effloraisons de mots, il faut en goûter le frémissement secret, se laisser prendre aux rythmes accordés de nos présences, vivre d'appartenir, « Entendre l'alliance, celle de l'arbre, silence sur silence ». *L'autre versant*, nous suggère Béatrice Pailler, est celui de la sève, « pareille à l'enfance ». Accorder par la poésie origine et devenir, faire par les mots corps vivant de sa vie entière, c'est à cette expérience que la poète semble ici nous convier. À lire et relire.

Eric Chassefière



Diérèse 86
hiver- printemps 2023
issn 1290-1946
15€